

par **Hélène Pedneault**

**J**e voulais dire à Sylvie, mon amie Sylvie, que j'avais 24 ans quand mon père est mort. Et j'ai dit : j'avais 24 ans quand je suis mort. C'est ce qui est sorti de moi, de ma bouche, spontanément, et c'est aussi ce qui m'a coupé la parole ensuite : comme si après cette phrase, je n'avais plus rien à dire. Ce n'est pourtant pas ce que je voulais dire, en bonne fille précise, bien engoncée dans ses événements importants comme dans une cagoule protectrice, l'hiver, sous zéro. Ce n'est pas du tout ce que j'aurais voulu dire, je l'ai dit quand même, bien malgré moi, et après je ne me suis plus du tout souvenue de ce que je voulais dire à Sylvie. C'était sans doute sans intérêt. D'ailleurs, j'ai été obligée de partir presque tout de suite après la phrase tant je venais de me couper la parole d'un coup. On m'aurait tranché la carotide ou la langue que je n'aurais pas été plus muette et terrorisée. À cause de sept mots sortis en lapsus – parce que c'est comme ça qu'on appelle ça – sept mots bien courts qui m'en ont dit plus long que huit années de rationalisation ardente.

La veille, j'avais écrit à Suzanne et j'avais signé – je ne sais trop pourquoi – Hélène Pedneault, fille de Louis-Philippe. C'est sorti comme ça, je ne l'ai pas retenu, mais je me suis étonnée. Ça faisait des années que je n'avais pas nommé le prénom de mon père. Et le lendemain, je me rends compte qu'il est mort avec une grande partie de moi et que je n'arrête pas de bouder depuis ce temps-là. Parce que je suis une fille qui boude, j'ai pris connaissance de ça dernièrement. Je ne le savais pas, parce qu'en général personne n'emploie ce mot pour qualifier le comportement d'une adulte bien portante et saine en général. Mais je boude. Comme s'il pouvait me le payer d'être mort avant son temps. Ou le mien ? Bouder au lieu de bouger, ce qui est le cas de beaucoup de monde, hommes et femmes, qui bloquent sur un passage de leur vie au lieu d'avancer. Les trois quarts du temps, quand on ne va pas bien, c'est qu'on est en train de bouder. Sinon on bouge, même si on n'oublie pas les marques.

Ça faisait déjà douze ans d'ailleurs que je boudais mon père parce qu'il avait arrêté, du jour au lendemain sans prévenir, de m'amener à la chasse et à la pêche. J'étais probablement devenue trop une fille, ça devait commencer à paraître. Il ne m'a donné aucune explication et à douze ans je n'ai pas compris. J'ai sangloté et ensuite boudé dans ma chambre pendant quelques jours. Peut-être un seul mais il a été long. C'est après sa mort que je me suis donné des semblants d'explications. Il m'a obligée à devenir une fille avant que je ne le veuille : j'avais été son seul garçon pendant si longtemps. Le salaud, il m'a laissé tomber,



## Mon père

lâchement. Mais il ne pouvait pas m'expliquer, il n'aurait jamais trouvé les mots qu'il fallait : il ne pouvait que sentir qu'il devait agir comme ça avec moi puisque je n'aurais jamais décollé toute seule de son ombre, qu'il aille chez Canadian Tire ou à la pratique de la fanfare de Jonquière où il m'associait parmi les boîtes d'instruments vides, par terre. C'était un bon musicien, j'étais fière de lui, il savait jouer l'Arlésienne, de Bizet et aussi le Washington Post pour les parades. Je ne décollais pas de lui. Marie-Claude dirait que j'étais une vraie tache.

Mais c'était un père qui collait aussi, qui savait coller, qui prenait dans ses bras, qui chantait des chansons et qui berçait sans jamais avoir l'air de se fatiguer. C'était un père qui aurait pu être une mère, mais qui n'avait pas les désavantages de ce rôle ingrat, qui a eu la chance de ne pas en être une. C'est sûr qu'il avait moins de respon-

sabilités. Mais il était un homme avec quelque chose en plus que tous ceux que je connaissais à l'époque. À la différence de ma mère, il avait des liens avec l'extérieur, il avait des activités, et l'extérieur m'a toujours attirée quand il s'agissait de l'extérieur de la famille. Il ne faisait pas le ménage, il bricolait : ce qui est bien plus intéressant à regarder et à aider pour une enfant entre 0 et 12 ans. Il ne faisait pas la cuisine, il allait à la pêche l'été, ce qui est une activité passionnante à faire (même s'il faut toujours se taire) avec l'homme qu'on aime, surtout quand il vous amène à la rivière sur la barre de son bicycle, par les petites routes en gravelle.

Il n'y avait que lui qui pouvait me consoler quand le docteur Lapointe à la grosse voix impressionnante venait me donner une piqûre. (Il fallait que je sois dans ses bras, et là le docteur pouvait me donner toutes les piqûres qu'il voulait.



Illustration - Marlène Devost

# re à moi

Après je m'endormais, épuisée d'avoir eu si peur, toujours dans ses bras.) Mon père avait une manière de nous bercer assez particulière, une jambe pendante par-dessus un des bras de la chaise berceuse, ce qui nous faisait un appui-dos très confortable.

Je faisais tout ce qu'il faisait : il lisait, je lisais, je lis encore énormément. Il bricolait, je bricolais, (nous avons même construit une chaloupe ensemble dans la cave), et je bricole encore, ce qui m'a valu de ma voisine d'en bas le surnom de Rona. Il faisait de la musique, j'ai fait de la musique et j'en fais encore. J'aime ce qu'il aimait : les choses techniques, l'électronique et les ordinateurs. Il aimait les animaux, et aujourd'hui je parle à mes chats comme il le faisait.

Parfois, quand la nostalgie me gagne, j'ai l'impression que tout ce que j'ai de bon me vient de lui. J'oublie que, de ma mère, j'ai

«le front» (pas celui au-dessus des yeux, l'autre, celui qui permet d'avancer à travers les difficultés). Mon père était gêné, timide, et ma mère en souffrait d'ailleurs. Il n'avait aucune ambition, sauf celle de prendre les plus grosses truites de toute l'histoire de la Rivière-aux-sables, un presque ruisseau qui sépare Jonquière en deux. Il était doux et mou, en cela il n'était pas très différent de beaucoup d'hommes québécois. C'est ce qui permet à certains esprits irréflectifs et boudeurs de dire que le Québec est un matriarcat. Je ne m'attarderai pas à répondre à ces inepties, il faut que je vous parle de mon père.

«J'avais 24 ans quand je suis mort». Pourquoi ai-je parlé de moi au masculin ? Les psychologues pourront s'en donner à cœur joie, moi je sais que ça doit être le petit garçon de mon père qui a été enterré avec lui ce jour-là, au nouveau cimetière de Shipshaw.

Quand il est mort, le 29 mai 1976, j'étais en France, en train de finir le plus beau voyage de ma vie dans le bout de Collioure, Canet, Saint-Cyprien, et toutes ces merveilles qui donnent sur la Méditerranée du côté de l'Espagne. J'étais euphorique. Et au moment exact de sa mort – je m'en suis rendu compte par la suite – je rêvais que ma mère était en train de mourir. Je me suis réveillée en sursaut, angoissée, en disant à mes amies que je devais absolument téléphoner chez moi parce qu'il était arrivé quelque chose à ma mère. *À ma mère*. Mes amies m'ont rassurée : ce n'est qu'un cauchemar, tu t'en vas dans deux jours, profite de la fin de ton voyage. Et c'est ce que j'ai fait, insouciant. Quand je suis revenue, on m'attendait pour enterrer mon père. Quelques années après, j'ai rêvé que je faisais l'amour avec lui.

J'ai aussi écrit, dans un texte encore caché : «J'ai vu mon père nu pour la première fois quand j'ai lu le rapport de son autopsie».

Je ne devrais pas tout dire comme ça. C'est indécent. Mais je voudrais entendre parler des pères des autres femmes, ça n'arrive presque jamais. Je sais que Denise a aimé son père, que Pol l'a admiré beaucoup, que Marie-Claude a été proche de lui, qu'Évelyne a eu peur du sien pendant longtemps et que c'est l'idylle entre eux maintenant, mais je ne sais rien. Les filles ne donnent pas tellement de détails sur leur père. Et les féministes ont beaucoup parlé de leurs mères en oblitérant, en négligeant l'importance de leurs pères. C'est une erreur, quel que soit le père qu'on ait eu.

C'est pour ça que j'ai dit aux filles de *La Vie en rose* qu'il fallait qu'on parle des pères dans ce numéro spécial, critique du féminisme. Je voulais qu'on parle d'un sujet dont on ne parle jamais, qu'on n'analyse jamais. Moi je ne sais que parler du mien. J'ai aimé mon père d'amour et, comme Clémence l'a chanté si magnifiquement, il a été «l'homme de ma vie». Je voudrais savoir si d'autres femmes ont vécu ce lien aussi fort que moi et quelle importance cette identification au père a eu dans la vie de ces femmes – comme dans la mienne – par la suite. Je voudrais le savoir. Quelle différence de comportement donne un lien très fort avec sa mère ou un lien très fort avec son père ? Et est-ce que ça fait une différence ? Je pose des questions, j'ouvre une porte.

Je sais que j'ai du mal à parler de mon père en adulte parce que je l'ai plus connu dans ma vie d'enfant (puisqu'après, je bouvais...) J'ai du mal à parler de lui de toute façon comme on a du mal à parler d'un grand amour après une rupture qu'on n'avait pas vu venir. Je voudrais que la parole soit donnée «aux filles de leurs pères». C'est un oubli important dans l'inventaire féministe et donc une avenue à ouvrir dans la suite de la réflexion féministe.

À suivre j'espère, dans une enquête, un reportage ou des témoignages.